

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS.	2 ^f »
SIX MOIS.	4 »
UN AN.	8 »

Sommaire

Causerie, par LUCIEN. — Souvenirs d'Antan (La Chambre du Tragédien), Alphonse DAUDET. — Chronique parisienne, H. DOTTRENS. — Un Dîner d'engagé conditionnel, Lucien DUPUIS. — Histoire de la semaine, KEKSEKSA. — Amour et Patrie (cantilène), Gabriel MONAVON. — Réponse à une demande en mariage. — Chronique mondaine, AMASUS. — Perles de rêve, AMAURY. — Vichy. — Concert Bellecour. — Concert des Ambassadeurs. — La Mare-au-Page. — Bulletin financier.

CAUSERIE

Le public lyonnais est passionné pour les vogues, aussi les multiplie-t-on. Chaque quartier de la ville a aujourd'hui la sienne, car elles ne se tiennent pas comme autrefois exclusivement dans la banlieue.

Il y a bien un peu d'exagération. Le voisinage d'une vogue n'est point pour les habitants du quartier où elle a lieu toujours agréable. Il peut dans une maison se trouver une personne malade, que le bruit et le tapage incommode, ou un travailleur qui ne saurait se livrer à ses recherches avec l'accompagnement des cornets à piston, des clarinettes, des grosses caisses, etc., qui exécutent un concert infernal d'où l'harmonie est exclue.

Ce sont là de simples inconvénients, qui ont pour excuse — s'il fallait en donner une — le plaisir du plus grand nombre auquel on sacrifie les individualités ; mais il y a dans les vogues plus qu'un inconvénient, il y a un danger. Un spirituel médecin — pourquoi ne pas le nommer ? — M. Augagneur l'a signalé dans un journal où il publie d'intéressantes causeries scientifiques. Ce danger est dans l'agglomération du public, et dans la malpropreté de certains forains, qui développent des maladies épidémiques, qu'on constate toujours dans le quartier où a été tenue une vogue.

A Paris, quelques calmes et paisibles habitants, parmi lesquels quelques écrivains — M. Francisque Sarcey en tête — organisèrent une ligue contre les forains auxquels l'autorisation est donnée, comme à Lyon, de s'établir dans des quartiers bourgeoisement habités. Cette ligue avait tenu des réunions, fait des conférences, signé des pétitions, etc., sans avoir

pu aboutir à aucun résultat, lorsque un avocat — retors comme un avoué — eut l'ingénieuse idée de faire dresser un procès-verbal contre un forain pour tapage nocturne. En vertu de la loi le forain fut condamné, et sous la menace de nouveaux procès-verbaux les autres forains limitèrent leur spectacle. La vogue n'a pas été supprimée, mais sa durée de chaque jour a été diminuée. Ça a été autant de gagné pour ceux qui, demeurant dans le voisinage, avaient la prétention assez légitime de vouloir se reposer pendant la nuit.

Je signale ce procédé aux Lyonnais qui voudraient en faire usage. Bon à Paris, il doit l'être à Lyon.

Parmi les vogues qui ont le plus d'importance et de succès, on peut citer celle de Perrache qui se tient actuellement.

Je suis par tempérament un badaud convaincu. Quand le boniment d'un saltimbanque a réuni trois imbéciles autour de sa baraque, si je passe dans le voisinage, je constitue immédiatement le quatrième et, je l'avoue sans honte, je prends souvent un plaisir extrême à entendre un marchand d'orviétan vantant les mérites de son onguent incomparable, qui enlève les taches, guérit le mal de dents, fait tomber les cors aux pieds, rend les femmes fidèles, et constitue même, si on le désire, un excellent potage.

C'est qu'ils ont souvent une verve étonnante ces artistes en plein vent, dont la première préoccupation est de mettre en belle humeur le public pour le retenir près de lui. Je me rappelle avoir vu un arracheur de dents bien amusant, pas cependant pour les malheureux ayant recours à ses services.

Il avait invité les spectateurs souffrant des dents à prendre place dans la voiture. Une femme s'y installe, il lui ouvre la bouche et recule en se bouchant le nez :

— Ah pouah ! s'écrie-t-il, on se croirait à Vénissieux ! Votre mari, madame, ne doit pas vous embrasser souvent, il serait asphyxié. Eh bien ! je vais vous nettoyer la mâchoire avec ma poudre dentifrice ; dites après à votre mari de vous embrasser sur la bouche ; vous lui donnerez l'illusion de l'air embaumé de Nice.

Avec la pointe d'un sabre, ce saltimbanque enleva prestement une molaire, et la remettant à sa cliente :

— Mettez, lui dit-il gravement, cette dent dans votre soulier, et je vous déclare qu'elle vous fera plus de mal au pied qu'à la tête.

Je suis donc allé à la vogue de Perrache, et

ce qui m'a frappé tout d'abord c'est le luxe de certains établissements. Ainsi les chevaux de bois tournent dans un véritable cercle de feu faisant scintiller les dorures. C'est — le mot n'a rien d'exagéré — un éblouissement qui fait papilloter les yeux. Vous doutez-vous que ces manèges, si richement installés, dépassent parfois le prix de cent mille francs ? O ! modestes chevaux de bois de mon enfance, qu'êtes-vous devenus ?

Vous le voyez, il faut être déjà un capitaliste pour avoir pareille entreprise. J'ai du reste consacré aux forains un article spécial, et j'ai dit, que dans ce monde, il y avait une aristocratie se composant de forains, tels que Delille, Corvin, Bidet, etc., riches à millions. Je n'y reviendrai pas.

A côté des grands établissements, parmi lesquels il faut citer la ménagerie Redenbach, qui est un dompteur d'une rare audace, dont les exercices donnent le frisson, on rencontre comme toujours les baraques rudimentaires dans lesquelles, pour le prix de dix centimes — les militaires non gradés ne paient que demi-place — on peut admirer : « la belle Fatma, la femme torpille, la femme à barbe, etc. », et « on peut toucher » ce à quoi ne manquent jamais les jeunes potaches. Les somnambules abondent, et comme suivant le dicton : « la concurrence profite aux consommateurs », pour le prix de trente centimes, six sous, vous pouvez vous faire dire votre passé, votre présent et votre avenir, et interroger la devineresse « sur cause civile et militaire » comme il est dit sur une affiche.

Ne nous moquons pas trop de la naïveté qui vaut tant de clients à ces diseurs de bonne fortune. Cette naïveté vous la rencontrez, au même degré, dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde, où il semble que par l'instruction et l'éducation on devrait échapper à cette passion du surnaturel. Ouvrez le premier journal de Lyon, et vous y trouverez chaque jour l'annonce de quatre ou cinq somnambules, qui ont dans notre ville des antres mystérieux dans lesquels elles révèlent les secrets de l'avenir à des clientes qui ne sont pas pour la plupart de petites ouvrières, mais des « grandes et honnêtes dames » comme disait Brantôme. A Paris, la célèbre M^{me} Montgruel rend, dans ses appartements du boulevard des Italiens, des oracles, et tenez pour certain qu'elle n'en donne pas pour les vingt francs — prix de la consultation — mieux et plus que les som-

nambules à trente centimes de la vogue de Perrache.

Ce qui m'a frappé encore particulièrement dans ma promenade, c'est la passion du jeu de la foule. Tous les endroits où l'on joue, et quoiqu'on joue, sont assaillis.

Vous me direz que la mise, qui ne dépasse dix centimes, offre bien peu de chances de perte; mais, dix centimes s'ajoutant à d'autres dix centimes, constituent plus vite qu'on ne croit une somme, qui parfois pour l'ouvrier manque au ménage. On met deux sous, puis toute la bourse y passe.

J'ai rencontré autour d'une de ces loteries dont les lots sont des objets en porcelaine un de mes amis qui était triomphant; il venait de gagner un vase de nuit qui ne lui avait coûté — par pièces de dix centimes — que la bagatelle de dix francs. Il est bon d'ajouter qu'au fond de ce vase était dessiné un œil avec cette devise: « Je te vois, petit polisson! » La plaisanterie est drôle, je le reconnais, mais elle est un peu vieille, et la payer dix francs c'était un peu cher. Qu'en pensez-vous?

LUCIEN.

SOUVENIRS D'ANTAN

La Chambre du Tragédien

C'est une petite chambre au cinquième, une de ces mansardes où la pluie tombe droite sur les vitres à tabatière, et qui — la nuit venue, comme maintenant — semblent se perdre avec les toits, dans le noir et dans la rafale. Pourtant la pièce est bonne, confortable, et l'on éprouve je ne sais quel sentiment de bien-être qu'augmentent encore le bruit du vent et les torrents de pluie ruisselants aux gouttières. On se croirait dans un nid bien chaud, tout en haut d'un grand arbre. Pour le moment le nid est vide. Le maître du logis n'est pas là; mais on sent qu'il va rentrer bientôt, et tout chez lui a l'air de l'attendre. Sur un bon feu couvert, une petite marmite bout tranquillement avec un murmure de satisfaction. C'est un peu tard veiller, pour une marmite; aussi quoique celle-là semble faite au métier, à en juger par ses flancs roussis, passés à la flamme, de temps en temps, elle s'impatiente, et son couvercle se soulève, agité par la vapeur. Alors une bouffée de chaleur appétissante monte et se répand dans toute la chambre.

Oh! la bonne odeur de soupe au fromage!...

Parfois aussi le feu couvert se dégage un peu. Un écroulement de cendres se fait entre les bûches, et une petite flamme court sur le parquet, éclairant le logis par le bas, comme pour faire son inspection, s'assurer que tout est en ordre. Oui, ma foi! tout est bien en ordre, et le maître peut venir quand il voudra. Les rideaux d'algérienne sont tirés devant les fenêtres, drapés confortablement autour du lit. Voici là-bas le grand fauteuil qui s'allonge auprès de la cheminée; la table dans un coin, toute dressée avec la lampe prête à allumer, le couvert mis pour un seul, et à côté du couvert, le livre, compagnon du repas solitaire... Et, de même que la marmite a un coup de feu, les fleurs de la vaisselle ont pâli dans l'eau, le livre est froissé aux bords. Il y a sur tout cela l'air attendri, un peu fatigué, d'une habitude. On sent que le maître du logis doit rentrer très tard toutes les nuits, et qu'il aime à trouver en rentrant, ce petit souper qui mijote, et tient la chambre parfumée et chaude jusqu'à son retour.

Oh! la bonne odeur de soupe au fromage!...

A voir la netteté de ce logement de garçon, je m'imagine un employé, un de ces êtres minutieux qui installent, dans toute leur vie, l'exac-

titude de l'heure du bureau et l'ordre des cartons-étiquettes. Pour rentrer si tard, il doit avoir un service de nuit à la poste ou au télégraphe. Je le vois d'ici, derrière un grillage, en manches de lustrine et calotte de velours, triant, timbrant des lettres, dévidant les banderolles bleues des dépêches, préparant à Paris qui dort ou qui s'amuse, toutes ses affaires de demain... Eh bien, non! Ce n'est pas cela. Voici qu'en furetant dans la chambre, la petite lueur du foyer vient éclairer de grandes photographies accrochées au mur. Aussitôt l'on voit sortir de l'ombre, encadrés d'or et majestueusement drapés, l'empereur Auguste, Mahomet, Félix, chevaliers romains, gouverneur d'Arménie, des couronnes, des casques, des tiaras, des turbans, et sous ces coiffures différentes, toujours la même tête solennelle et droite, la tête du maître de céans, l'heureux seigneur pour qui cette soupe embaumée mijote et bout doucement sur la cendre chaude.

Oh! la bonne odeur de soupe au fromage!...

Certes, non! celui-là n'est pas un employé des postes. C'est un empereur, un maître du monde, un de ces êtres providentiels qui tous les soirs de répertoire font trembler les voûtes de l'Odéon et n'ont qu'à dire: « Gardes, saisissez-le! » pour que les gardes obéissent. En ce moment, il est là-bas dans son palais, de l'autre côté de l'eau. Le cothurne aux talons, la chlamyde à l'épaule, il erre sous les portiques, déclame, fronce le sourcil, se drape d'un air ennuyé dans ses tirades tragiques. C'est si triste en effet de jouer devant les banquettes! Et la salle de l'Odéon est si grande, si froide les soirs de tragédie! Tout à coup l'empereur, à demi-gelé sous sa pourpre, sent un frisson de chaleur lui courir par tout le corps. Son œil s'anime, sa narine s'ouvre... Il songe qu'en rentrant il va trouver sa chambre encore chaude, le couvert mis, la lampe prête, et tout son petit chez lui bien rangé, avec ce soin bourgeois des comédiens qui se vengent dans la vie privée des allures un peu désordonnées de la scène. Il se voit découvrant la marmite, remplissant son assiette à fleurs...

Oh! la bonne odeur de soupe au fromage!...

A partir de ce moment, ce n'est plus le même homme. Les plis droits de sa chlamyde, les escaliers de marbre, la raideur des portiques n'ont plus rien qui le gêne. Il s'anime, presse son jeu, précipite l'action. Pensez donc! si le feu allait s'éteindre là-bas!... A mesure que la soirée s'avance, sa vision se rapproche et lui donne de l'entrain. Miracle! l'Odéon dégèle! Les vieux habitués de l'orchestre, réveillés de leur torpeur, trouvent que ce Marancourt (lisez *Maubant*) est vraiment magnifique, surtout aux dernières scènes. Le fait est qu'au dénouement, à l'heure décisive où l'on poignarde les traîtres, où l'on marie les princesses, la physiologie de l'empereur vous a une béatitude, une sérénité singulières. L'estomac creusé par tant d'émotions, de tirades, il lui semble qu'il est chez lui, assis à sa petite table, et son regard va de Cinna à Maxime avec un bon sourire d'attendrissement, comme s'il voyait déjà les jolis fils blancs qui s'allongent au bout de la cuillère, quand la soupe au fromage est cuite à point, bien mijotée et servie chaude...

Alphonse DAUDET.

CHRONIQUE PARISIENNE

Depuis ma dernière lettre, rien de bien intéressant ne s'est passé dans le domaine théâtral, du reste, la plupart de nos scènes sont fermées et celles qui tentent le hasard de la saison ne donnent que des reprises, se réservant pour la rentrée générale.

Donc, laissons de côté pour aujourd'hui les spectacles du jour et voyons un peu quels sont les projets de nos théâtres pour l'hiver 1890-1891.

L'Opéra attend avant de faire son choix de nouveautés, que la question de la subvention soit tranchée par la Chambre, on verra après! Toutefois, MM. Ritt et Gaillard, monteront le *Mage* de M. Massenet, ou *Salammbô*, de M. Reyer. A cet effet, le ténor Duc vient d'être réengagé à de très brillantes conditions. Disons, en passant, que *Salammbô* sera joué en octobre à Rouen; ce n'est donc pas à l'Opéra que sera interprétée pour la première fois l'œuvre du maître.

Arrivons à l'Opéra-Comique. *Enguerrande* opéra comique de MM. Bergerat et Victor Wilder pour les paroles, de M. Chapuis pour la musique, est la nouveauté sur laquelle M. Paravay compte le plus pour la saison prochaine.

Le compositeur Audran doit également présenter à ce théâtre *Fantis* son dernier opéra comique.

En septembre commenceront les répétitions des *Folies amoureuses*, de MM. Lenéka et Pessard, avec MM. Fugère, Soulaçroix, Carbonne et M^{mes} Vuillaume et Molé-Truffier, pour l'interprétation.

Au Théâtre-Français la saison débutera par une série de reprises. Tout d'abord *Froufrou*, de MM. Meilhac et Halévy entrera au répertoire. M^{lle} Reichenberg tiendra le principal rôle.

Ensuite on montera la *Parisienne*, puis le *Duc Job* à moins que la pièce nouvelle de M. Victorien Sardou *Thermidor* ne soit assez sue pour passer avant les reprises.

L'Odéon, lui, montera comme l'an dernier, nombre de pièces traduites, d'abord l'*Alceste* d'Euripide, avec la partition de Gluck.

Puis la *Maison de Poupées* d'Ibsen, traduit par le comte Prador; *Conte d'Avril* de M. Aug. Dorchain, avec une nouvelle partition, car *Conte d'Avril* était déjà doté d'une partition l'année dernière; mais M. Porel ne veut pas que son public entende deux fois la même partition, quand bien même la pièce reste la même. Aussi a-t-il commandé à M. Widor de la musique nouvelle.

Roméo et Juliette, de Shakespeare, traduction de M. G. Lefèvre, partition de Berlioz.

Don Carlos, de Schiller, traduction de M. Ch. Raymond.

La première pièce nouvelle Française que jouera la troupe de M. Porel sera le *Secret de Gilberte*, de M. Th. Massiac, avec M^{lle} Réjane dans le principal rôle.

Le Palais-Royal ouvrira avec *Téléphone*, vaudeville en 3 actes de M. G. Marot, les Nouveautés débiteront avec une opérette nouvelle et la Gaité avec l'éternel *Voyage de Suzette*.

L'Ambigu ouvrira avec *Devant l'ennemi* en attendant la mise au point d'un drame de M. Xaxier de Montépin.

Aux Variétés, les trois premières pièces qui seront représentées, sont:

1^o *Ma Cousine*, comédie de MM. Meilhac et Bourget;

2^o *17 rue Monthabor*, de MM. Ferrier et Millaud;

3^o Une comédie de MM. Blum et Toché.

La Renaissance inaugurera sa saison d'hiver avec une grande revue et une pièce de MM. Jaime et Duval, intitulée *Polichinelle*.

Le Châtelet, lâchera *Orient Express*, qui n'est pas un grand succès, pour reprendre *Peau d'Ane*.

Les concours du Conservatoire ont été, comme l'an dernier, plus ou moins brillants.

Les premiers prix ne resteront pas sans emplois : M. Vaguet et M^{lle} Bréval, 1^{ers} prix d'Opéra, sont engagés par MM. Ritt et Gaillard, M. Porel a engagé de son côté MM. de Max et Lugné Poë et M^{lles} Syma et Dux, lauréats de comédie et tragédie.

H. DOTTRENS.

UN DINER D'ENGAGÉ CONDITIONNEL

Par LUCIEN DUPUIS

En ce temps-là, me dit mon ami Maillard, je faisais mon année de volontariat au 159^e de ligne, en garnison à Auxonne.

Connaissez-vous Auxonne ? Sinon, ne vous dérangez pas !

« Oh ! n'allez pas par là... »

Ça n'en vaut point la peine.

Auxonne occupe, par moitié avec deux casernes, l'étroit espace laissé libre par une formidable ceinture de fortifications. C'est un ramassis de maisons laides, et d'une laideur aggravée de banalité. Que vous vous dirigiez à droite, à gauche, n'importe où, vous ne pourriez faire cinquante pas sans vous heurter au rempart. Il vous faudra alors, ou tourner, comme un cheval de manège, le long du fossé à pic, ou rebrousser chemin. Une vaste caserne fortifiée : voilà Auxonne.

Au point de vue patriotique, c'est réjouissant, certes ; à tout autre, cela ne l'est guère.

L'ennui, un ennui féroce et qui ne pardonne pas, a pris position dans les rues d'Auxonne, comme autrefois l'hyène à Constantinople. Tentions-nous, à nos heures libres, une promenade par la ville. Vite, il était sur nos talons, collé à nous mieux que notre ombre. L'ombre disparaît quand le soleil se cache ; l'ennui ne nous quittait jamais.

Certain dimanche, pour échapper à l'obsession, nous avions projeté, un camarade et moi, d'aller à Dôle. L'instant venu de partir, l'autre fut commandé de garde. Puis, second malheur, il ne me restait de ma pension mensuelle, venue de Paris par mandat-poste, que la somme de trente-cinq sous. C'était modeste. Mais j'avais en poche une permission signée, et le voyage coûtait si peu, sept ou huit sous.

Je m'embarquai seul, et bientôt l'aspect de Dôle, me transportant de surprise et de ravissement, m'eut débarrassé du souvenir d'Auxonne.

Imaginez-vous cette heureuse petite ville dans une chaîne de sommets, sur une pente, au pli d'une rivière, parmi les vignes et les champs. Les maisons éparpillées dans ce site délicieux, blanches, avec leurs toitures d'ardoises, semblent un vol d'hirondelles faisant halte pour se repaître d'eau, de verdure et de parfums.

Je visitai la ville, coquette, spacieuse, riche en monuments anciens : l'église gothique, au vaisseau élevé ; puis les débris romains, qui sont remarquables : la tour de Vergy, l'aqueduc, l'amphithéâtre et ce qui reste de cette voie antique unissant Dôle au Rhin.

Cependant l'heure critique, « l'heure de la soupe » approchait sans que j'en eusse arrêté l'emploi. Il faut vous dire que j'avais faim. La promenade, le plaisir d'être libre, une bise de septembre déjà piquante, il n'en faut pas tant, certes, pour exciter outre mesure un appétit de vingt ans.

Diner à Dôle ? Je n'étais guère riche. Là-bas, à Auxonne, ma gamelle m'attendait, et le dimanche « il y a rata ». Oui, mais — fragilité des vertus soldatesques ! — suffit-il donc d'une agréable journée de touriste découverte pour ôter à un vieux brave cette qualité méritoire : la sobriété ? — Voici que, dans un décevant mirage, ce bon rata gras et doré m'apparut maigre, noir et moins affriolant que le brouet spartiate.

Je battais les quartiers, poursuivi, comme à Auxonne, par un fauve invisible, mais ici par un fauve aimable. La faim est une tourmente bien venue de ceux qui peuvent l'apaiser.

Aux angles, aux carrefours, je m'arrêtais hésitant, pour observer, partir dans une autre direction, et m'arrêter encore. Avec la tactique et la stratégie d'un éclaireur en pays suspect, tantôt sondant de l'œil le terrain en avant, épiant, j'avais lentement par les rues étroites, tantôt je traversais, rapide, les espaces découverts.

Et me voici à la recherche de mon idéal. Moins facile était de le trouver.

Je battais les quartiers, poursuivi, comme à Auxonne, par un fauve invisible, mais ici par un fauve aimable. La faim est une tourmente bien venue de ceux qui peuvent l'apaiser.

Mais rien, rien que — triste chose ! — des débits de vin où l'on donne à manger à la portion !

Là, je faisais des haltes, dévisageant ces petites boutiques, à rideaux d'un blanc jaune, puis, approchant davantage, défiant, narine ouverte, j'inventoriais d'un regard oblique l'intérieur : un comptoir et des tables carrés s'alignant en deux files noires, sous la demi-clarté fumeuse d'un seul quinquet.

Êtes-vous de mon avis ? Je serais capable de préférer au plus fin diner servi dans une gargotte un simple morceau de fromage, — oui, monsieur ! — pourvu que mon couvert fût mis dans une salle parée, éclairée à souhait, chauffée si c'est l'hiver, sur une nappe blanche et dans l'argenterie.

Sur ces entrefaites, je découvris un café-restaurant d'apparence toute parisienne. Il était temps : je commençais à songer aux repas du siège, et même, si ma mémoire est exacte, à me demander par quel pièce de mon équipement je pourrais bien commencer.

Je cernai le café. Une odeur friande montait du sous-sol, avec une joyeuse sonnerie de poêlons et de casseroles, toute une harmonie de notes graves et de notes claires, qui vint retentir au plus profond de mon estomac.

Je calculai le prix, non pas d'un morceau de fromage, — non, monsieur ! — mais d'un bifteck arrosé d'un bock. Ce modeste repas n'excédait pas mes ressources. Puis songeant que la considération des limonadiers pour les clients bien mis se soldait en espèces sur la note, je rentrai prudemment mon col et mes manchettes, et je pénétrai dans la place.

Le garçon se leva :

— Monsieur veut diner ?

— Diner ?... Oui... Mais... peu de chose...

Je n'ai pas faim.

Et, tout bas, je me répétais mon programme : un bifteck et un bock.

— Potage : julienne, vermicelle, tapioca...

Potage, pensai-je... Cela me tente beaucoup...

Mais ce n'est pas sur le programme !... D'un autre côté, comment diner sans potage ? Conçoit-on un diner sans potage ? Bah ! pour une assiettée de bouillon !... trois ou quatre sous, pas davantage ! D'ailleurs, j'ai compté largement.

Inutile de remporter de l'argent.

— Quel potage servirai-je ?

— Tapioca.

Ce début me réchauffa l'estomac, et... j'allais dire qu'il m'ouvrit l'appétit, mais cela aurait l'air d'une mauvaise plaisanterie.

— Quel vin désire monsieur ?

— Tapioca.

Du vin ! bonne idée, ma foi ! Mais ce n'est pas sur le programme ! Pourtant, à table, je n'aime guère la bière, surtout quand il fait froid.

— Quel vin avez-vous ? le moins cher.

Cette question ne m'engageait à rien.

— Du Mâcon.

Oh ! Mâcon, c'est tout proche. Les frais de

transport sont nuls — ou à peu près... Puis, en province, pas d'octroi... D'ailleurs, j'ai compté largement... Bah ! je me décide.

— Une demi-bouteille de mâcon.

Puis, fidèle à mon programme, et, cette fois, avec l'assurance que donne une conscience sans reproche, je commandai mon bifteck.

Le bifteck était bon. Pas trop mince, très tendre, avec un joli jus rose ruisselant sous le couteau. Et, autour, une demi-douzaine de pommes de terre dorées, gonflées, légères, croustillantes ! Fameux plat, je vous jure, et que j'accueillis dignement ! Les miettes voltigeaient. Dans les profondeurs de mon estomac, les bouchées s'enfouissaient une à une, exécutaient des chutes inouïes.

Seulement... mon Dieu, que c'est peu de chose, un bifteck !... ayant nettoyé mon assiette à rendre jaloux le plus méticuleux marmiton, lorsque je scrutai l'état de mon intérieur, j'estimai avec douleur avoir un peu plus d'appétit qu'en me mettant à table.

C'est alors que le garçon s'avança :

— Monsieur a assez d'un plat de viande ?

Et quel sourire engageant ! Quelle manière d'offrir il vous avait !

— Si j'ai assez ?... Oui, oui.

— Comme légumes, nous avons : petits pois, haricots verts.

Haricots verts ! oh !... et moi qui les adore ! Il avait dit « haricots verts ! » J'hésitai une seconde, oh ! une seule, puis je fus héroïque :

— Non. Pas de haricots verts !

— Une salade ?

Ma foi, la salade, ce n'est pas cher. Qu'est-ce que c'est, en somme que la salade ? De l'herbe, simplement. Ça pousse partout. Et puis, chez les natures d'élite même, l'héroïsme n'est qu'un éclair. On ne saurait être héroïque tout le temps...

— Je donnerai donc une salade ?

Et il souriait ! et il me regardait de coin... comme cela ! Ah ! le gaillard ! comme il savait offrir !

— Eh bien, oui, mais une petite salade.

Après la salade, bien relevée, succulente, il m'offrit du fromage. J'avais encore faim, et, dame, un diner sans fromage, cela ne s'est guère vu... C'est comme un diner sans potage : cela ne se conçoit même pas... Puis, ce diable de garçon !... impossible de lui résister, quoi !

— Quel fromage avez-vous ?

Cette question ne m'engageait à rien.

— Du fromage de Dôle.

Du fromage de Dôle ! Ah ! c'est pour le coup qu'il n'y a pas de frais de transport ! Et puis, je dois faire honneur au pays qui m'héberge en goûtant ce produit. La reconnaissance l'exige... c'est un devoir... Allons.

— Du fromage de Dôle ! criai-je.

Il m'en servit un entier, bonne pâte, ferme, délicate, fondante, grâce à laquelle trois nouveaux morceaux de pain, gros comme des boulets de siège, vinrent à bout de réduire mon appétit dans sa forteresse.

J'avais diné, j'avais bien diné. L'atmosphère chauffée de la salle m'enveloppait de caresses tièdes, et dans mes veines aussi une chaleur agréable montait, se répandait, mêlée au sang, m'alanguissant un peu. Mes regards erraient, heureux, sur les glaces, les tentures, les lustres, le comptoir de bois verni, avec son marbre et ses vases garnis, les uns de petites cuillers, les autres de morceaux de sucre. Puis, perçant les nuages de ma rêverie, Paris le cher et grand Paris, qu'on aime davantage lorsqu'on en est éloigné, le séjour de ma famille, surgit lumineux.

Tout à coup, huit heures sonnèrent. J'eus un frisson. Dans une demi-heure, il fallait prendre le train. La situation se montra, dépourvue de voiles illusoires, nue comme la vérité, mais infiniment moins belle.

Que faire ? Dire que j'ai perdu mon porte-monnaie ? Vieux moyen et moyen malhonnête. D'ailleurs, je viens de le tirer de ma poche, mon pauvre porte-monnaie, — oui, pauvre ! — et le garçon l'a vu.

Oh ! ce garçon ! c'est sa faute ! s'il ne

m'avait pas excité ! Il voulait ma perte ? Il l'a consommée... Et avec quel art ! avec quelle malice !... Mais, c'est le diable en personne que ce garçon ! Grand Dieu ! mes manchettes qui dépassent !

Vingt-trois sous... vingt-trois sous !... Calculons... J'en ai pour deux francs, pour deux francs cinquante au moins... Je suis perdu !

Non sans peine, je repris peu à peu mon sang froid, et, le front dans les mains, attitude obligée des penseurs, l'esprit tendu, j'éprouvai bientôt cette mystérieuse sensation connue du poète ou de l'inventeur qui accouche.

— Garçon !

— Monsieur !

— Le patron ! Je veux parler au patron.

— Il n'y en a pas, Monsieur.

— Ah !

— Et je retombai sur la banquette, anéanti.

— Mais il y a la patronne.

Le misérable !

— Eh bien, mon ami, la patronne, vite ! la patronne !

Je préfère cela : avec les femmes on s'entend toujours mieux.

Elle arrive. Je me lève.

— Madame, je suis engagé conditionnel.

Elle sourit. Je continue :

Je suis au 156^e, à Auxonne. Mes camarades ont projeté une partie de campagne à Dôle pour dimanche, ou pour le dimanche suivant. Je viens aujourd'hui choisir un restaurant convenable. Celui-ci me plaît. Nous serons une vingtaine. Voulez-vous nous recevoir ?

— Mais parfaitement, Monsieur, parfaitement ! répond la patronne enchantée, il vous suffira de me prévenir la veille : tout sera prêt à votre arrivée. Voici l'adresse de la maison.

— Bien, madame, on vous prévient d'avance, c'est convenu. Maintenant vite, ma note ! Je vais manquer le train !

Elle court au comptoir, se met à écrire, tandis que je répète tout bas : *vingt-trois sous*. La note est faite. Le garçon, toujours gracieux, me l'apporte... J'y jette un regard craintif... Sauvé !

Elle était de 1 fr. 05.

Il me restait dix centimes, maigre pourboire à offrir à cet amour de garçon,

Lucien DUPUIS.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

La semaine naît au milieu des stalactites de guimauve de la vogue de Perrache. Mais déjà, les derniers flons flons de cette *fête de famille* expirent ; le boucan infernal s'apaise, les orgues ralentissent leurs dernières valse, les grosses caisses, demi-crevées, s'évanouissent dans les roulottes obscures.

Les sociétés musicales reviennent en triomphe de Genève. Quelques trotteurs cotonneux, et de pâles saute-ruisseaux, vissés à leur tâche par des patrons d'autant plus féroces qu'ils goûtent au loin les douceurs de la villégiature, sont les seuls spectateurs de ce pompeux défilé, qui.... fibre patriotique.... dans les élans de l'âme.... etc... (voir les journaux du jour.)

Pendant ce temps, le juge d'instruction Chevalier cherchait à inculquer à Cochard, l'assassin de Vourles, de meilleurs sentiments pour belle-maman, à lui Cochard. Mais Cochard ne se laisse pas séduire ; il traite le juge d'instruction Chevalier de *rhétoricien* et donne des détails sur belle-maman. Le juge d'instruction Chevalier frémit, mais il faut que la justice ait son cours.

La nouvelle de la ruine de Saint-Claude (fabrique de merles à roulettes, la joie des enfants, et la... tranquillité des parents) est à

peine arrivée à Lyon, que l'ouverture d'un *Théâtre Libre* est annoncée. Trois-Etoiles avait déjà glissé dans l'oreille de Huntele cette phrase mémorable : « On a dit *ceci* tuera *cela*. *Ceci* est mort, à quand la résurrection de *cela* ? »

Cela ne s'est pas fait attendre.

Bonne chance au Théâtre Libre. Tout conspire à son succès.

Le cyclone de Saint-Claude arrache le toit des maisons, mais les orages préfectoraux, non moins redoutables, arrachent les trombones aux lèvres de vingt-deux pompiers. Pauvres pompiers ! direz-vous. Réduits à conjuguer pour charmer leurs loisirs :

Je pompe.
Tu pompes,
Il pompe....

Eh bien ! je ne les plains pas, moi !

J'avais un pompier-piston, à côté de chez moi :

Touta, touta, toutata....

toute la journée !

C'était atroce !

Aussi, je puis le dire (puisque c'est la dernière fois que j'usurpe la place des très aimés Tant Pis et Tant mieux), je puis même le crier :

Je meurs content !

Piston ! je te brave !

Ediles ! je vous bénis !

.....
Apothéose et assumption.

Par intérim :

KEKSEKSA.

AMOUR ET PARFUMS

CANTILÈNE

Une belle, à sa toilette,
En parfumant ses cheveux,
Songeait à son amoureux,
Et chantait, vive et coquette :
— On ne peut cacher au jour
Ni les parfums ni l'amour !...

Reflets dont le front se dore,
Quand paraît l'objet aimé ;
Encens des roses de mai
S'exhalant quand naît l'aurore :
— On ne peut cacher au jour
Ni les parfums ni l'amour !...

Ouvrez-vous donc, purs calices,
Pour embaumer le zéphyr ;
Vous, jeunes cœurs ! au plaisir,
Livre vos tendres prémices...
Puisqu'on ne dérobe au jour
Ni les parfums ni l'amour !

Gabriel MONAVON.

RÉPONSE A UNE DEMANDE EN MARIAGE

« Monsieur, dit un jour M^{lle} de la Virgule à M. du Tréma, avant de vous épouser, j'ai voulu prendre des renseignements sur votre conduite ; et, j'ai appris que vous étiez en délicatesse avec M^{lle} Cédille.

« Mes parents se sont indignés autant que moi ; donc je vous prie, Monsieur, de renoncer au *trait d'union* et à toutes *parenthèses*. »

M. du Tréma, piqué au vif par ces paroles prononcées avec un *accent aigu*, répliqua par un *accent grave* :

« Assez, Mademoiselle, *point d'exclamations* ! Je ne subirai *point d'interrogations* ! »

Le pauvre du Tréma, courbé par cette *apostrophe*, plia la tête en manière d'*accent circonflexe* et sortit en serrant les *deux poings*.

Isolin de Planche à Bouteille.

CHRONIQUE MONDAINE

Le Flirt.

Ce serait une peine inutile que s'évertuer à définir le mot *flirt* dont chacun connaît si bien la chose, pour l'avoir pratiquée ou observée. Je me bornerai seulement à regretter que le génie de notre langue ait eu besoin de s'annexer une locution anglaise pour exprimer un usage aussi français que l'est cette mise en jeu des coquetteries féminines vis-à-vis des courtisannies masculines ; ou plutôt pour exprimer un usage aussi universellement humain, que chaque peuple devrait caractériser par un terme national et rendant bien l'image de ce que le phénomène a de particulier sous sa propre latitude.

* *

Le flirt est comme une fleur ou un fruit idéal, comme un oiseau merveilleux, qui ne peut venir ailleurs que dans la tiède atmosphère des réunions élégantes.

Il commence à naître à table, dès que s'est apaisée la petite et descente férocité à laquelle obéissent d'abord les convives voisins et de sexes intervertis ; puis il continue de croître, au cours de la soirée, sous les soleils des salons. Dans les coins retirés et propices, au fond des somptueuses retraites ménagées par l'ameublement, on voit le flirt s'épanouir, prendre une consistance en ses formes variées ; on entend le discret murmure de son chant, tandis qu'il est perché sur le haut dossier d'un fauteuil gothique contre lequel s'appuie une tête blonde, ou qu'il se blottit sous les palmes immobiles et vertes d'un jardin d'hiver.

Or, c'est une cause constante de stupeur pour moi, dans une société où l'amour hors mariage est officiellement réprouvé par toutes les lois et toutes les mœurs, que la liberté publique dont jouit le flirt, qui est, selon les cas, l'itinéraire, le prélude, le prétexte, l'aveu intime, le témoignage manifeste de cet amour hors mariage.

* *

Car on est soudain conduit à discerner le compromis de souhaits non chastes et d'impudiques abandons qui s'agitent sous les apparences réservées du flirt, dès qu'on réfléchit à la puissance supérieure par laquelle les hommes sont poussés vers la compagnie des femmes.

Je n'ai pas l'intention de faire ici de la philosophie transcendante, d'autant que j'y ferais inapte : mais il me semble démontré que la loi de perpétuité de notre espèce est le motif souverain, derrière tous les errements qui nous le cachent.

Les hommages empressés, les galanteries prolongées, les flirts, en un mot, ne sont que des moyens inconscients, des trompe-l'œil tellement perfectionnés, que ceux qui les emploient arrivent eux-mêmes à en être abusés.

Quand on admet cette explication, on est éclairé sur l'envie aiguë qui porte les hommes dans le Monde à converser de préférence avec les femmes, et sur l'âpreté exceptionnelle qui enveloppe ces tête-à-tête très comme il faut.

Je ne me dissimule pas que je brave un ridicule en exposant des vérités où certains penseront reconnaître la marque du véritable La Palisse. Mais à qui la faute si j'ai l'occasion de constater que, dans les milieux où les seuls noms du concubinage et de l'adultère provoquent les hauts cris, le flirt, en revanche, est accueilli comme le plus gentil des passe-temps ! et qu'on lui permet toutes les indépendances, toutes les ostentations, c'est-à-dire le scandale dans l'hypothèse où l'on n'aurait pas convenu de ranger le flirt hors des matières à scandale ?

* *

Fréquemment une jeune femme, parfois même une jeune fille, assise à l'écart auprès d'un homme jeune ou même mûr, reçoit un tiers survenant en ces termes :

Laissez monsieur Un tel tranquille; il a un flirt avec moi... Laissez-nous, nous flirtons... Et le tiers s'éloigne, facilement suggestionné.

D'autre part, sans vouloir médire d'une femme, l'opinion se plaît à dire qu'elle est très flirt. Devant elle-même, on ne craint pas d'en faire la remarque, dont elle sourit, nullement fâchée, à peine taquinée. Ou bien encore, c'est un mari qui, paisiblement, avec cette assurance que mes semblables savent puiser dans tout contrat déposé chez un bon notaire, émet cet avis :

— Je ne vous engage pas à déranger ma femme pour le moment... Elle est là-bas en plein flirt...

Ah ça ! mais le flirt est donc de divine essence ? A-t-il pour attributs la pureté, la justice, la sagesse. et le don d'être sans suite dans son éternité ?

Je le nie; et je m'étonne que le Monde se comporte comme si c'était là un état définitif, comme si notre imagination n'était pas organisée de façon à concevoir les probables conséquences.

Par exemple, quand, en votre présence, quelqu'un met des gants, dispose des objets dans sa malle, chausse des patins, prépare un reçu, vous sentez aussitôt poindre une idée au delà du fait matériel et immédiat : l'idée que l'individu va sortir, voyager, patiner, toucher de l'argent. Jamais votre esprit ne se satisfera de croire que les gens se vissent des barres de fer sous les semelles, sans but, par désœuvrement, pour l'honneur.

Mais qu'il s'agisse de flirt, et alors les témoins oculaires ou auriculaires se désintéressent de chercher ce qu'on appelle la petite bête.

Ils semblent suffisamment édifiés par la persuasion qu'on flirte pour flirter. Parfaitement !.. On fait sa malle pour faire sa malle !..

Ce qui peut, il est vrai, excuser la tolérance du Monde et l'entretenir dans une indulgente erreur à l'égard du flirt, ce sont les nombreux cas où les circonstances circonscrivent l'action de ce dernier. Il faut tenir compte, en effet, des empêchements moraux et des obstacles matériels à ce que l'entreprise aboutisse jusqu'au délit, des répulsions inspirées au lieu de sympathies, des fidélités finalement victorieuses, des attachements au devoir de veuve ou à un époux, ou même à quelque amant.

De plus, le côté masculin de la galerie trouve une source d'optimisme dans cet excès de vanité égoïste qui, malgré les expériences personnelles, l'empêche de prévoir aucun succès d'autrui. Toutefois l'autre sexe envisage ce genre de questions avec une clairvoyance moins favorable ou une mémoire plus nette.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'on surprend, sans le vouloir, quelque peu du dialogue entre un couple de bons flirts, ou si l'on en reçoit quelque confiance soit naïve, soit indelicat, il vous faut une foi robuste pour persister à croire que c'est là une façon de passer du temps perdu, et de ne pas y sentir la main de cette force mystérieuse qui aiguillonne sans trêve l'instinct générateur de la race.

Tous les efforts de l'homme en flirt tendent à faire saillir la valeur de ses qualités, à faire deviner courtoisement par sa parole et par ses mines des désirs impudents. Et celle qui l'écoute, ravie, provocante, se dérochant par le dédale de la conversation, entraîne son compère, dans les mille sentiers qui conduisent tous à l'espoir de la possession.

L'un et l'autre auront beau remuer des questions générales ou indifférentes, se conter des accidents de voiture, échanger des railleries contre l'assistance, tout les ramènera au but tacite de leur entretien.

Aucun d'eux ne doute de la préoccupation commune, vive et spéciale, qu'ils ne se sont pourtant point dite, et qui est au fond de leur apparente légèreté, de leur gaieté négligente.

Et dans les attitudes où la plus honnête flirteuse, la plus noblement parée, la plus respectée, dispose son regard, exhale de petits cris mondains, déploie son éventail, c'est la Femelle qui veut être aimée, ou plus poétiquement, c'est la colombe en fête qui roucoule et fait la roue.

AMASUS.

PERLES DE RÊVE

Une perle luit et repose
Dans le sein d'une jeune rose,
Au calice vermeil et pur....
— Que seras-tu, perle éphémère?...
— Aux feux de l'aurore première,
Je serai nuage d'azur....

Une larme, perle limpide,
Brille sous la paupière humide
De la vierge timide encor....
— Que seras-tu, larme tremblante?...
— A la première heure troublante,
Je m'envolerai, rêve d'or.

AMAURY.

VICHY

Cette semaine a été marquée par les réjouissances de la fête patronale, qu'on célèbre chaque année, le quinze août. Favorisée par un temps splendide, conduite et ordonnée avec le meilleur goût, elle a été très réussie. L'Eden offrait à cette occasion une représentation des *Mousquetaires au Couvent*, où les excellents artistes dont nous avons déjà eu l'occasion de signaler le mérite, se sont surpassés. Pour donner plus d'attrait encore à la fête, M. Coudert, directeur de l'Eden, avait imaginé de substituer à la kermesse ordinaire une reproduction de la célèbre foire de Nijni-Nowgorod; toute la partie féminine des pensionnaires de l'Eden prêtait son concours à la réalisation de ce projet original. On a beaucoup remarqué la richesse et la variété des costumes portés par les vendeuses de la foire : la Russie, la Turquie, la Perse, la Syrie, l'Italie, l'Espagne, semblaient s'être donné rendez-vous dans nos beaux jardins, illuminés à giorno.

Bien d'autres attractions seraient à signaler, entre autres, la reproduction en cire du crime de la rue Tronçon-Ducoudray, destinée au musée Grévin, et dont Vichy a eu la primeur. La place nous manque; bornons-nous à mentionner les deux reprises les plus intéressantes de cette semaine: le *Droit du Seigneur* et *Mamzelle Crénon*.

Le Casino nous a donné une bonne représentation de *Mireille*. L'orchestre, admirablement conduit, a fait mieux apprécier encore la délicieuse musique de Gounod. La comédie a été représentée sur l'affiche par les *Surprises du divorce* et *Francillon*. Cette dernière pièce a été remarquablement bien jouée, avec un ensemble et une finesse qu'on rencontre rarement dans une troupe de ville d'eaux. Les difficultés de l'interprétation, qui demande une grande délicatesse de touche, n'ont que mieux fait apprécier le mérite de MM. Valbret (Lucien de Riverolles), Laugier (Grandredon), Andral (Symeux) et de M^{mes} Luzona (Francillon) et Samary (M^{me} Smith).

Il y a encore à Vichy, quoi qu'on en dise,

autant de malades que d'oisifs. Les médecins n'ont qu'à laisser venir les clients à eux; et même, gâtés par le succès, certains d'entre eux affectent une franchise de langage un peu trop complète, témoin l'histoire suivante :

Un baigneur, après un bon dîner, copieusement arrosé de vins généreux, prend l'idée folichonne d'aller, pour la première fois, voir son médecin. Il sonne, on l'introduit, et, un agréable sourire sur les lèvres, il s'écrie : — Docteur, qu'est-ce que j'ai ?

— Vous ? Vous êtes soûl !

— Mule du pape ! s'écrie le malade furieux, si c'est pour me dire ça que vous avez fait des études, ce n'était pas la peine. Je le sais aussi bien que vous !

Et il tourne les talons — sans payer.

J. A.

CONCERTS BELLECOUR

Grande fête artistique mardi, au kiosque Bellecour. On a applaudi la fanfare du VI^e arrondissement et les solos de piston de M. Andrieux.

Vendredi, la grande fête annuelle au profit des pauvres de la ville, a attiré une foule considérable. Les solos de hautbois de M. Fargues, de trombone de M. Rose, et les chants de M. et M^{me} Cottet, ont été très remarqués. Plus remarqués encore, le duo du 3^e acte de *Mireille* chanté par M. Bonnard et M^{me} Berthet. On a fait aux chanteurs une véritable ovation.

Mardi 26, dernier festival de la saison.

CONCERT DES AMBASSADEURS

La gaité a pris racine au Concert des Ambassadeurs. Tous les soirs les chansons les plus drôles, les plus désopilants couplets, interprétés par des comiques charmants, attirent les joyeux aux Célestins. On applaudit M. Canjoint, M^{me} Leroux, et surtout la fantastique Diamantine.

Vendredi, débuts du professeur Sirron, du Palais de Cristal de Londres, de Bunth et Rudd, la grenouille et le pêcheur.

« No s'avons t'y ri, no s'avons t'y ri ! »

LA MARE-AU-PAGE

I

J'avais diné à Versailles, chez un de mes amis.

Je revenais, à travers bois, au gré de mon cheval qui s'en allait d'un petit trot sec, faisant sonner les grelots de son collier dont il augmentait par soubresauts encore les tintements en secouant incessamment la tête.

Je tenais négligemment les guides sans m'occuper autrement du cheval qui connaissait bien le chemin pour l'avoir souvent parcouru. Renversé sur les coussins de mon tilbury, je regardais vaguement la route qui s'estompait au loin dans une ombre blanche, incertaine et flottante.

Mon chien dormait à mes côtés, refaisant en rêve les courses folles de la journée, à travers les taillis de Satory et des Gonards.

Tout était calme dans la nature endormie, rien ne troublait le silence que le trot de mon cheval et la chanson voilée des grelots.

C'était une belle nuit d'automne, chaude et vaporeuse, une nuit sans lune, mais toute pénétrée de la lumière des étoiles qui scintillaient dans un ciel d'une transparente pâleur.

Dans cette obscurité lumineuse, les grands arbres prenaient des aspects singuliers, une indécision de contours qui leur donnait une sorte

de mobilité, les hautes herbes ondulaient d'un mouvement lent d'où montait une douce rumeur à peine perceptible, mais très pénétrante; les cicatrices laissées au tronc des bouleaux par l'amputation des branches, semblaient des yeux ouverts dont les prunelles sans regard s'efforçaient de surprendre les mystères nocturnes.

Envahi par le sentiment bizarre qui se dégage de l'obscurité, perdu dans le silence, si profond qu'un frôlement de feuille, un frémissement d'ailes sous les rameaux, un hullement de chouette, doux et lointain, y éclataient comme un retentissement de fanfare, je m'enfonçais dans une sorte de rêve éveillé dans lequel tout se mêlait, tout se confondait; le temps, les lieux, les choses, où ce qui était le plus près de moi me semblait le plus éloigné, où j'entendait nettement murmurer le gazon et où je saisisais si vaguement le bruit des grelots de mon cheval qu'il me paraissait venir d'une distance incommensurable.

Je n'aurais pu dire s'il y avait une heure, un jour, une année ou un siècle que j'avais quitté Versailles, tant le rêve et les souvenirs me hantaient. Comme la sentinelle du psaume, je songeais aux jours écoulés et j'avais dans l'esprit la durée éternelle.

Je pensais à l'influence de nuits pareilles sur une âme ignorante et naïve, je m'identifiais aux pâtres contemplatifs, aux bûcherons solitaires, aux chasseurs aventureux, premiers auteurs de ces récits étranges dans lesquels toute chose vit, se meut, pense, souffre, jouit et parle, dans lesquels chaque arbre a sa nymphe, chaque lac son ondine, chaque forêt ses sylphes ou ses gnomes, dansant la nuit sous les rayons de la lune, au bruit de l'harmonie des sphères.

Ni complètement éveillé, ni complètement endormi, j'étais dans état de malaise nerveux très voisin de l'hallucination, lorsque mon cheval s'arrêta, pointant les oreilles en avant et reniflant avec crainte.

Mon chien, réveillé en sursaut, se dressa sur la banquette, embrassa la route d'un regard inquiet et gronda sourdement.

Je me secouai à mon tour pour me rendre compte de l'endroit où je me trouvais, c'était un lieu assez mal famé, on y avait assassiné un homme huit jours auparavant. Je ne vis rien d'abord que la route ensevelie sous la brume, les arbres noirs et le ciel étoilé.

— Allons, Sauvage! dis-je d'une voix contenue, marche, mon garçon.

Sauvage, mon cheval, était une charmante petite bête, farouche, têtue, prompte à la colère, dont il était prudent de ménager les susceptibilités, de là le ton poli avec lequel je lui parlais toujours.

(A suivre) Edouard LABESSE.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Les réalisations de bénéfices commencées hier ne paraissent pas être encore terminées. Le niveau de la cote s'est quelque peu abaissé dans la bourse d'aujourd'hui et cela avec le même calme que ces jours derniers il s'élevait. Le comptant est encore au-dessous des termes et le marché plus hésitant.

Le 3 % inscrit une baisse de 10 c. à 94,37 d'une clôture à l'autre, l'amortissable a reculé de 32 c. à 96,20 et le 4 1/2 de 7 c. 1/2 à 106,27.

La cote de nos Etablissements de Crédit n'a subi aucun changement sur hier et, nous retrouvons le Crédit Foncier à 4.268,35; la Banque de Paris à 830; le Crédit Lyonnais à 786,25; la Banque d'Escompte à 520 et la Société Générale à 498,25.

Le Suez a baissé de 5 fr. à 2.345; l'Italien clôture à 94,30 au lieu de 94,45; le Turc perd le cours de 19 fr. et reste à 18,95; le Hongrois cote 90 5/16 et l'Extérieur 76 1/8 au lieu de 76 1/2.

Après bourse sur le Marché libre il se traite quelques affaires sur le 3 % à 94,42 et 94,45.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Chronique : L'ouverture de la chasse, par Victor Fournel. — La Semaine politique : Memento. — L'amiral Courbet. — La majorité de l'empereur Kuang-Su. — Les échos de partout. — Histoire de la semaine : le hêtre, par Jules de Glouvet. — Le nouveau baccalauréat, par Pierre des Isles. — Les chiens de Charles Diguët. — Poésie : Songe du temps passé, par Maxime Formont. — Les petits mystères de Paris : Le club des décaqués, par Ludovic Halévy. — 1870-1890 : 16 août, par Xavier Feuillant. — Pages oubliées : ma jeunesse, par Michelet. — Causerie médicale, par le Dr Manuel. — Romans : La destinée de Philippa Fairfax, par M^{me} Burnett. — Louise Mornans (mœurs parisiennes), par Pierre Sales. — Semaine financière, correspondance, livres, jeux, etc.

REVUE DU LYONNAIS

A propos de *Lugdunum*, par le Dr A. VERCOUTRE. — Notice sur les plans et les vues de la ville de Lyon, de la fin du xv^e siècle au commencement du xviii^e siècle, par J.-J. GRISARD. — Chazay-d'Azergues-en-Lyonnais, par L. PAGANI. — Les Utopies socialistes dans l'antiquité, par H. HIGNARD. — Causerie d'un bibliophile, par Léon GAILLE. — Sociétés savantes. — Chronique de mai 1890.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron. — Nos gravures : A la frontière; les Somalis. — Beaux-Arts : L'étoile du berger; l'inauguration du monument de l'amiral Courbet à Abbeville; la Danse de la Ballade, par les guides de Causerets; les Manœuvres russes; Fête populaire en Pologne. — A travers la science, par Emile Gautier. — La chasse, par Marc de Brans. — Lettre sur la photographie, par un Amateur. — Variété, par G. Lenôtre. — Bibliographie. — Gravures : Paris, les Somalis au Jardin d'acclimatation; Fête villageoise dans la Pologne russe; Abbeville, le Tombeau de l'amiral Courbet au cimetière; Cérémonie d'inauguration du monument élevé à la mémoire de l'amiral Courbet; à Mars-la-Tour. — Beaux-Arts : L'étoile du berger; Russie : les grandes manœuvres; En voyage : aux Pyrénées; Paris l'été : le soir aux Champs-Élysées; La Rochelle : les Travaux des jetées du port de la Pallice. — Frédéric, nouvelle, par Marcel Prévost.

Le Moniteur de la Mode

Paraissant tous les Samedis

Constater le succès toujours croissant du *Moniteur de la Mode* est la meilleure preuve que l'on puisse donner de la supériorité de cette publication placée, sans conteste aujourd'hui, à la tête des journaux du même genre.

Modes, travaux de dames, ameublement, littérature, leçons de choses, conseils d'hygiène, recettes culinaires, rien n'y manque, et la mère de famille, la maîtresse de maison l'ont toutes adoptée comme le guide le plus sûr et le plus complet qui soit à leur service.

Son prix, des plus modiques, le met à la portée de toutes les bourses :

ÉDITION SIMPLE		ÉDITION N° 1	
(sans gravures color.)		(avec gravures color.)	
Trois mois.....	4 fr.	Trois mois.....	8 fr.
Six mois.....	7 50	Six mois.....	15 »
Un an.....	14 fr.	Un an.....	28 »

(ÉTRANGER, LE PORT EN SUS.)

On s'abonne en envoyant 3, rue du Quatre-Septembre, un mandat-poste ou des timbres-poste au nom de M. Abel GOUBAUD, Directeur du journal.

Le *Moniteur de la Mode* livre à ses abonnés, moyennant la somme minime de CINQUANTE CENTIMES pièce, tous les patrons dont elles peuvent avoir besoin.



GRATIS

Si vous souffrez de quelque mal ou maladie je vous enverrai gratuitement une prescription pour vous guérir. — DR. MOUNTAIN, Ltd. Imperial Mansions, Oxford Street, Londres, W.

Le Progrès Agricole et Viticole

ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS

Paraît tous les Dimanches

Abonnements d'essai pour 1 mois 75 c.

ADRESSER LES DEMANDES

à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole à VILLEFRANCHE (Rhône)

BIBLIOTHÈQUE DU PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE

PUBLICATIONS NOUVELLES

Le greffage pratique de la vigne, guide du greffeur, indiquant la manière d'opérer toutes les principales greffes, la mise en pépinières, etc., avec nombreuses gravures, par V. VERMOREL. Prix : 1.50 franco. 1 fr. 65

Agenda viticole pour 1890, élégante brochure, format et reliure portefeuille, comprenant de nombreux tableaux et renseignements pratiques à l'usage des viticulteurs. — Prix : 2 fr. 50; franco 2 fr. 75

Adresser les demandes accompagnées d'un mandat ou timbres-poste à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à VILLEFRANCHE (Rhône).

AMEUBLEMENTS

FRANCISQUE FONTAINE

TAPISSIER

81, rue de la République, 81

Ci-devant rue Bellecour, anc^{re} rue Louis-le-Grand

LYON

AUX SOURDS

Une personne guérie de 23 années de surdité et de bruits d'oreilles par un remède simple en enverra gratis la description à quiconque en fera la demande à NICHOLSON, 21, Bedford Square, Londres, W. O.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

LE JEU DES BRAVES

Au moment où tout le monde est devenu soldat pour payer sa dette à la patrie, l'idée du *Jeu des Braves*, où 12 soldats luttent contre un égal nombre d'adversaires, devait fatalement naître dans l'esprit chercheur de l'auteur du *Jeu des Renards*.

Ce nouveau jeu est, d'ailleurs, en tous points digne de son aîné, et M. Henri Issanchou, notre spirituel confrère des *Plaisirs du Foyer*, en l'inventant, a bien mérité de ses contemporains.

Grâce à ses combinaisons imprévues, le *Jeu des Braves* a ce mérite rare d'offrir le même intérêt aux personnes de tout âge, amusant sans aucunement fatiguer l'esprit.

Son prix modique (1 fr. 60) le met du reste à la portée de tous. Collé sur carton se pliant en deux, accompagné d'une jolie boîte à tiroir avec 24 jetons en os, dont 12 violets, c'est comme étrennes, le plus charmant cadeau que l'on puisse faire à un enfant.

Adresser les commandes à M. Issanchou, 9, rue Guy-de-la-Brosse, à Paris.

Le Japon artistique, par S. BING. Une publication d'art qui vient combler une lacune. Il y a maintenant tout près de vingt années que la contrée, longtemps mystérieuse, du *Soleil levant* nous a ouvert ses portes, et néanmoins la grande masse du public ignore encore à quel degré de raffinement l'art de ce pays avait atteint avant notre contact. C'est commettre une insigne erreur que de vouloir en chercher la trace dans les objets courants qui se fabriquent en masse pour les besoins de notre marché commercial, et malheureusement peu de gens ont été en situation de s'initier aux beautés des œuvres marquantes que les grandes époques ont léguées à notre génération.

Il appartenait à M. Bing, rompu de longue date à l'étude de ces matières, d'entreprendre une œuvre de vulgarisation exclusivement consacrée à cette partie essentielle et si mal connue de l'art japonais.

Le JAPON ARTISTIQUE publiera chaque mois, avec des chroniques d'art signées de noms tels que MM. Ph. Burty, Edmond de Goncourt, Louis Gonse, Hayaski, Paul Mantz, Roger Marx, Antonin Proust, A. Renan, une nombreuse série de planches hors texte admirablement tirées en couleurs où nos industries d'art trouveront une mine inépuisable de motifs nouveaux et charmants.

Le JAPON ARTISTIQUE ira dans toutes les mains. Les gens du monde l'accueilleront

comme une œuvre de goût et d'élégance, en même temps que l'extrême modicité de son prix le mettra à la portée des travailleurs les plus modestes.

Bureaux: 22, rue de Provence. — Un an, 20.

Le succès inespéré du *Petit Echo de la Mode* crée de nouveaux devoirs à son administration, dont le but est toujours demeuré le même : Etre utile et agréable.

Son utilité ne saurait être mieux prouvée, si ce n'est par quelques extraits de lettres, pris parmi les 300 composant le courrier de chaque matin. Ainsi M^{me} L. Bel..., à Aire, nous écrivait le 19 juin : « Votre journal, *Le Petit Echo de la Mode*, est vraiment le plus utile et le plus attrayant que j'ai jamais lu. Aussi, depuis quelques mois que je le connais, je le lis avec infiniment de plaisir, c'est pour moi comme un ami fidèle que je revois chaque semaine. J'y lis souvent des conseils pratiques, que je mets à profit. Je vous vois toujours répondre à toutes les questions que l'on vous adresse, madame, avec tant de bonté et de bienveillance, que je n'hésite pas à mon tour, etc., etc.

M^{me} M. de B..., à Agde, nous écrit le 18 septembre : « LECTRICE du *Petit Echo de la Mode*, et ayant beaucoup de sympathie pour ce charmant journal, j'ose me permettre d'adresser à monsieur le Directeur ces quelques lignes pour le féliciter sur le goût avec lequel le journal est rédigé. Je veux aussi parler de la toute gracieuse manière avec laquelle monsieur le Directeur répond aux demandes qui lui sont faites ; aussi est-ce avec une entière confiance que je m'adresse à lui pour etc. »

Madame Norm..., à Juvigné, nous écrit le 20 septembre : « Bien que je ne sois pas directement abonnée à votre journal *Le Petit Echo de la Mode*, je suis cependant une de ses lectrices les plus assidues. Vos romans ont pour moi un attrait tout séduisant ; vos causeries me captivent, elles développent le bon goût, ornent l'intelligence et ont un fonds sérieux qui est le diamant de l'écrin, etc., etc. »

Au point de vue agréable, la sollicitude et la minutie apportée dans le choix des modèles qui illustrent le Journal, le soin avec lequel sont recherchées les primes et occasions offertes à nos aimables lectrices et l'accueil si empressé qu'elles nous ont toujours réservé, nous sont un sûr garant que le Journal a atteint le but désiré.

Le Jury de l'Exposition Internationale de Bruxelles, vient de consacrer le succès du *Petit Echo de la Mode*, en lui décernant la plus haute récompense, une médaille d'Or. C'est la 2^{me} médaille en or que ce vaillant pionnier de la civilisation et de moralisation obtient en deux ans.

Le Petit Echo de la Mode est en vente partout, le mercredi à 0 fr., 10 le numéro. — On s'abonne directement 67, rue de Grenelle, en adressant un mandat poste de 6 francs, à monsieur Orsoni, directeur.

En vente chez tous les Libraires

ASTRONOMIE POPULAIRE

Par CAMILLE FLAMMARION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'*Astronomie populaire* offre l'exposé précis de toutes les grandes découvertes astronomiques qui nous ont appris à connaître le ciel et la terre. Ce livre est l'expression complète de l'état actuel de la science sur la constitution de l'Univers. Il élève l'âme et lui donne le calme d'une haute philosophie.

Par la lecture de cet ouvrage, d'un style si pur et si harmonieux, illustré de nombreuses figures qui en font en même temps une œuvre d'art, on se met rapidement et agréablement au courant des réalités merveilleuses de la science moderne, découvertes qui tout en étant indiscutables, semblent pourtant parfois tenir du prodige.

Sanctionnée par le suffrage de près de cent mille lecteurs, couronnée par l'Institut (prix Montyon de l'Académie française), adoptée par le Ministre de l'Instruction publique, l'*Astronomie populaire* a pris rang dans toutes les bibliothèques depuis les plus humbles, et est devenue pour ainsi dire indispensable pour toute instruction qui désire être établie sur une base sérieuse.

Cette nouvelle édition, entièrement refondue, fait passer sous les yeux du lecteur les derniers progrès de la science récemment réalisés dans la connaissance de l'Univers : étoiles, soleil, mouvements de la terre, nature des autres globes notamment de notre voisine la planète Mars, origine et fin des mondes, solution des problèmes les plus intéressants qui puissent captiver l'intelligence humaine.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les libraires de Paris et des départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° Jésus. Il se composera d'environ 100 livraisons à 10 centimes ou de 20 séries environ à 50 centimes. Il paraît 2 livraisons par semaine ; 5 livraisons forment une série.

C. MARPON ET E. FLAMMARION, éditeurs,
26, rue Racine, PARIS.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.



Le Journal la **MODE FRANÇAISE** est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La **MODE FRANÇAISE** paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs ; la deuxième à 16 francs ; la troisième à 18 francs ; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

LA FRANCE MODERNE

Littérature, Sciences et Arts contemporains.

2^e Année. — Rédacteur en chef, Jean LOMBARD

PARIS-MARSEILLE

La *France Moderne* paraît tous les quinze jours, le jeudi, en grand format, sur papier teinté. Articles de critique littéraire et artistique. Poésies, nouvelles, biographies, théâtres, etc., etc.

Une place importante est faite aux *Jeunes*. Par la largeur de son programme, la vitalité de sa rédaction qui s'accroît incessamment, et l'extension que ses fondateurs lui impriment, la *France Moderne* est une des meilleures feuilles littéraires artistiques qui comptent actuellement.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Abonnements : 6 fr. par an ; 3 fr. pour six mois. — Le numéro : 10 centimes.

Bureaux : Boulevard du Nord, 15, à Marseille

CHAMPAGNE DU MARQUISAT

Grande Médaille à l'Exposition 1889

Isidore FRANÇON

82, rue des Capucins, REIMS

DÉPOT : 19, Quai de Serin, LYON

LYON - HORTICOLE

Chronique des Jardins

Journal horticole, illustré de gravures noires, paraissant deux fois par mois, par fascicules de 20 et de 16 pages, gr. in-8, avec couverture.

Le **LYON-HORTICOLE**, qui compte dix années d'existence, est, par sa rédaction, une des plus intéressantes revues d'horticulture qui se publient en France.

Il est indispensable à tous les amateurs de jardin. — Il forme à la fin de chaque année un beau volume de plus de 400 pages.

ABONNEMENTS : Un an, 8 francs. Six mois, 5 francs. On s'abonne dans tous les bureaux de poste. — Adresser les mandats à l'Agence Fournier, 14, rue Confort, Lyon, où les annonces sont aussi reçues.

GRANDE DISTILLERIE A VAPEUR

I. POULET

3 et 5, rue des Capucins. — LYON

EAU D'ARQUEBUSE SUPÉRIEURE MARQUE X ROUGE

L'ABEILLE DES ALPES, liqueur surfine digestive
RÉCOMPENSÉE À TOUTES LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Farine de Santé Zéine

Excellente nourriture pour les nourrissons, les enfants et les grandes personnes convalescentes, ou atteintes d'une foule de petites indispositions. 4 fr. Chocolatée, 8 fr. **NEGRE**, pharmacien, à Embrun (Hautes Alpes). Expédie franco à domicile.

MONOGRAPHE

ou Porte-plume Encrier

Le monographe est une invention très commode, très utile et nécessaire à quiconque doit écrire en voyage, notaires, médecin ecclésiastiques, géomètres, huissiers, percepteurs, négociants, commis-voyageurs, employés au chemin de fer, au service de la statistique, aux recouvrements dans les maisons de Crédit, etc., etc.

C'est une invention qui laisse loin derrière elle tous les essais tentés jusqu'à ce jour pour les écritures à faire en voyage. On peut adapter au monographe toutes sortes de plumes, pour tous les genres d'écritures.

On trouve le monographe aux PETITS DOCKS DU COMMERCE, 12, rue Confort, à Lyon, au prix de 2 francs pièce et 2 fr. 25 par correspondance.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

LYON

ST-ALBAN

L'usage habituel, aux repas, de l'**EAU DE SAINT-ALBAN** reconstitue en peu de temps les tempéraments les plus débilités.

LE VRAI TRÉSOR

DE LA

SANTÉ

Limonade, Eau gazeuses de Saint-Alban, obtenues avec le gaz naturel des sources, constituent une boisson rafraîchissante très recherchée pour bals, fêtes, soirées.

A TOUS LES MÉNAGES

PENSIONNATS, HOTELS
ET ÉTABLISSEMENTS DIVERS

Nous recommandons la **POUDRE BELGE**, laquelle est incontestablement le produit par excellence pour nettoyer les **VERNIS, PEINTURES, ARGENTERIES et MÉTAUX.**

L'effet merveilleux de cette poudre est instantané et son emploi est des plus simples.

Pour les **VERNIS et PEINTURES**, il suffit d'en prendre un peu avec une éponge à peine humide et de frotter légèrement, immédiatement, on voit disparaître les taches d'encre, de graisse, etc.

Cette première opération terminée, il ne reste plus qu'à essuyer avec un linge sec.

Pour les métaux, on s'y prend de la même façon, mais en frottant un peu plus fort.

LA BOITE DE 1 KIL. EST VENDUE

Au magasin . . . 2 fr. » — Franco gare. 2 fr. 60

LA BOITE DE 0 KIL. 500 EST VENDUE

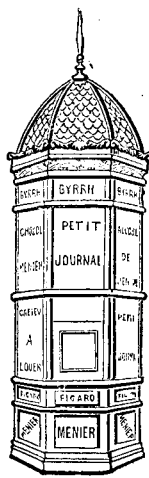
Au magasin . . . 1 fr. 10 — Franco gare. 1 fr. 70

LA BOITE DE 0 KIL. 250 EST VENDUE

Au magasin . . . 0 fr. 60 — Franco à domicile. . . 0 fr. 90

DÉPOT GÉNÉRAL : AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, rue Confort, Lyon



KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX
DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES

SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence **FOURNIER**, 14, rue Confort, Lyon

et dans ses Succursales de

ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES ENVIRON DANS LE TEXTE

48, rue Vivienne, Paris

PARIS : 7 FRANCS PAR AN. — DÉPARTEMENTS : 9 FRANCS. — SEINE : 8 FRANCS.

Chaque livraison renferme en outre :

Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre. — Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.

La *Poupée modèle*, dirigée avec la moralité dont le *Journal des Demoiselles* a constamment donné la preuve, est entrée dans sa vingt-sixième année.

L'éducation de la petite fille par la Poupée, telle est la pensée de cette publication vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN